

La rencontre de trois mondes

L'agrarisme de Lucien Gachon

[Pierre Cornu](#) et [Marie-Vic Ozouf-Marignier](#)

p 129-145

Texte intégral

Longtemps méconnu hors de l'aire auvergnate et quelque temps oublié, l'itinéraire singulier de Lucien Gachon [Illustrations 1 et 2] a fait l'objet de plusieurs études une dizaine d'années après sa disparition, dans un contexte à la fois commémoratif (*Revue d'Auvergne*, 1994) et scientifique (Cornu, 2003 ; 2012 ; Savoye, 2004 ; Zaremba, 2002). Son personnage et sa trajectoire biographique et intellectuelle retiennent l'attention, au moins autant que son œuvre. Instituteur « paysan », il est étudié par les spécialistes de l'éducation (Zaremba, 2002 ; Savoye, 2004). Écrivain, chantre de son Livradois natal, il n'a pas manqué de figurer dans les écrits consacrés à la littérature et au mouvement régionalistes (Faure, 1989 ; Tiesse, 1991). Les spécialistes d'histoire rurale se sont également penchés sur son implication dans l'agrarisme et sur sa préoccupation concernant l'avenir des espaces ruraux au milieu du XX^e siècle (Chanet, 1994a ; 1994b ; Cornu, 2003 ; 2012 ; Cornu et Mayaud, 2007). Les historiens de la géographie ont remarqué certains traits saillants de son œuvre – le goût de la comparaison (Pinchemel, 1994) ou le ruralisme agrarien (Robic, 2010, p. 292-293). C'est cette approche que nous voulons poursuivre ici à notre tour à travers l'examen de cette figure originale de la géographie, selon un triple questionnement : comment Gachon a-t-il développé certaines problématiques de réflexion en résonance avec les enjeux de son temps, quelles pratiques professionnelles ont nourri sa pensée, quelle posture a-t-il adoptée face à l'action et à l'engagement politiques dans la crise engendrée par la défaite de 1940 et l'effondrement de la République ?

Saisir la manière d'être géographe de Gachon sous l'Occupation impose d'avoir présent à l'esprit que s'il accède au doctorat en 1939, ce n'est qu'en 1947 qu'il obtient la reconnaissance de ses pairs avec un poste d'assistant à la faculté des lettres de Besançon, et en 1952 qu'il devient professeur à Clermont-Ferrand, alors qu'il a déjà cinquante-huit ans et, derrière lui, une vie consacrée à d'autres métiers, ceux d'instituteur et d'écrivain. C'est donc à une figure insolite et singulière de la géographie que l'on s'intéresse ici. Trois traits principaux distinguent en effet Gachon du géographe canonique de son temps, pour autant que l'on puisse dresser les contours d'un tel idéal-type.



ILLUSTRATION 1 : Une excursion géographique avec les élèves de l'école normale sur les hauteurs de Clermont-Ferrand en décembre 1942. Lucien Gachon, assis, porte un béret

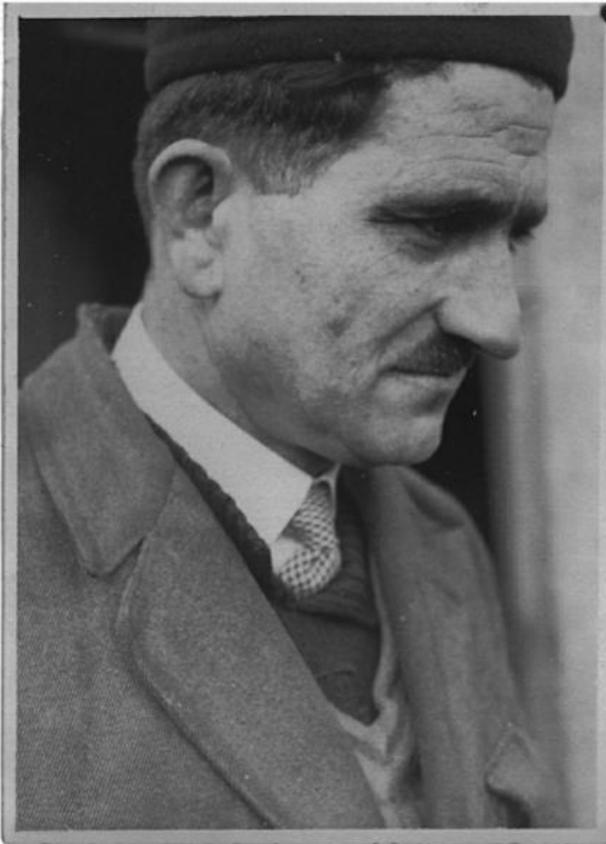


ILLUSTRATION 2 : *Portrait de Lucien Gachon, datant de la fin des années 1930*

Source des deux illustrations : Bibliothèque du Patrimoine de Clermont Auvergne Métropole, Fonds Gachon. Les auteurs remercient Madame Annie Gachon, qui leur a permis de reproduire ces archives personnelles, ainsi que Madame Anne-Marie Acedo, responsable des fonds Auvergne de la Bibliothèque du Patrimoine et auteure du classement du Fonds Gachon.

Tout d'abord, le fait d'avoir exercé plusieurs métiers et d'avoir expérimenté plusieurs formes d'engagement – syndical, politique, éditorial – avant de devenir géographe, place Gachon à distance du modèle du géographe universitaire et scientifique que les années 1870-1880 ont porté au prix d'une véritable conquête. L'École de géographie se construit en s'écartant des activités des sociétés savantes et des pratiques des explorateurs, diplomates, militaires et administrateurs coloniaux dont l'apport de connaissances géographiques n'est pas jugé suffisamment raisonné. La voie considérée comme la plus sérieuse est le passage par l'École normale ou l'université, et la consécration est atteinte par l'obtention d'une chaire au sein de celle-ci. Ceux qui délaissent la fonction professorale ou l'exercent hors de l'université sont, par la force des choses, plutôt d'ailleurs que par le résultat d'un quelconque ostracisme, rejetés sur la marge. Les itinéraires de Camille Vallaux (Morais Antunes de Sousa, en cours), Louis Laffite (Sevin, 2001) ou Jean Labasse (Aldhuy, 2015), tous trois titulaires d'une thèse de doctorat en géographie, mais exerçant hors de l'université (le premier à l'École navale, le deuxième, comme secrétaire de la chambre de commerce de Nancy et le troisième, comme banquier), en témoignent. On peut également évoquer les profils de « géographes hors-les-murs » rassemblés par Pascal Clerc et Marie-Claire Robic (2015). En ce qui concerne Gachon, le passage à l'université ne précède pas l'exercice d'un autre métier, mais le suit, voire s'y superpose.

Chacune à leur manière, les activités professionnelles et les engagements de Gachon ont fécondé sa manière de pratiquer la géographie, mais elles l'ont certainement entravée par d'autres aspects. Comme « paysan-géographe », Gachon déploie des compétences exceptionnelles d'appréhension du terrain et d'observation. On sait que Paul Vidal de La Blache et Lucien Gallois, parmi d'autres, ont valorisé le savoir paysan et vernaculaire, notamment dans la connaissance des « pays », de leurs dénominations et pour la désignation des types de sols ou des façons culturelles. Gachon excelle dans cette connivence entre l'expérience concrète du terrain et la reconnaissance des faits ou caractéristiques géographiques. Lorsque, en 1931, il exerce la responsabilité de l'organisation d'une excursion géographique inter-universitaire, tous saluent son intelligence des contrées visitées. Toutefois, l'expérience tirée de la familiarité d'un

autochtone avec son terrain le dispute avec l'exigence d'extériorité et de distance que doit respecter le savant. En outre, la carrière de fonctionnaire est guidée par la règle de la mobilité géographique. Si Gachon est un géographe comparatiste capable de s'émanciper d'un usage étroit de la monographie, son attachement indéfectible à la « petite patrie » du Livradois et au génie propre de son humanité paysanne le rendent insensible aux faits géographiques qui ne relèvent pas de ce type d'univers. Fort logiquement, l'image qui lui est attachée est celle de l'enracinement dans les « vieilles montagnes » du centre de la France. Cette image peut se teinter de valeurs positives, mais lorsqu'elle coïncide avec l'agrisme réactionnaire des années 1930 puis sa transformation en doctrine de la Révolution nationale sous le régime de Vichy, elle s'assombrit singulièrement.

Instituteur-géographe est une association familière en géographie, qu'il s'agisse d'une filiation ou d'une collaboration. Être élève-maître ou élève-professeur à l'École normale d'instituteurs pouvait préparer à des études et à la carrière de professeur de géographie – ce fut notamment le cas de Maximilien Sorre – et cela d'autant plus aisément que la connaissance des langues anciennes n'était pas requise. À Clermont-Ferrand, lorsqu'il y arrive pour reconstituer la géographie auvergnate au lendemain du premier conflit mondial, Philippe Arbos, lui-même fils d'instituteur, trouve ses étudiants parmi les élèves de l'École normale du Puy-de-Dôme. Par ailleurs, des liens s'établissent souvent, sur le terrain, entre géographes universitaires et instituteurs, les premiers recueillant auprès des seconds de multiples renseignements et éléments de connaissance (Ozouf-Marignier et Robic, 2008 ; Wolff, 2010). Certains géographes de l'université œuvrèrent aussi au rapprochement avec les instituteurs en produisant des publications destinées à leur permettre d'intégrer les apports de la science dans leur enseignement ou en les rassemblant dans des sociétés savantes. C'est ainsi que Demangeon créa en 1926 la Société d'études historiques et géographiques de la région parisienne qui groupait « les instituteurs curieux de s'élever au-dessus des soucis quotidiens de leur classe » (Martonne, 1940, p. 169). Pour l'instituteur Gachon, la géographie a donc été un horizon pour entretenir ses curiosités intellectuelles et pour accéder à une carrière dans l'enseignement supérieur. Toutefois, cette position acquise patiemment et au moyen d'un travail opiniâtre ne pouvait faire oublier qu'il n'était ni agrégé, ni même bachelier, et n'avait pas connu l'université en formation initiale.

L'écriture littéraire est la seconde activité de Gachon qui nourrit longtemps l'espoir d'en faire son métier principal, à l'image de son ami et inspirateur Henri Pourrat. Ses romans mettent en scène des personnages et situations proches du monde rural dont il est issu, notamment l'instituteur, à travers la figure d'Henri Gouttebel ou le paysan Jean-Marie. La position d'écrivain-savant confronte Gachon à des critiques croisées, Henri Pourrat jugeant ses écrits empreints de la sécheresse de la science, tandis que Philippe Arbos et Henri Baulig déplorent parfois l'attrait de leur jeune collègue pour le romanesque.

Enfin, l'attitude de Lucien Gachon par rapport à la situation et aux événements politiques le place, dans la période qui précède son accès à la fonction professorale, dans une position d'engagement qui est relativement rare chez les géographes. En effet, Gachon soutient ses opinions dans la presse politique, ses prises de position sont connues et prennent un caractère public. Or, même si des travaux récents ont montré, en particulier grâce à plusieurs biographies, dans quelle mesure l'image d'apolitisme de la géographie française classique est erronée (Joumas, 2006 ; Robic, 1999 ; Pailhé, 1981), force est de constater que les géographes de la génération de Gachon n'affichaient pas volontiers des positions militantes. Concernant Gachon, quelle fut l'influence de ses sympathies politiques sur sa carrière universitaire ? Le manque de sources ne permet pas d'affirmer autre chose que des hypothèses. Retracer les contours de cet engagement, au demeurant fluctuant au fil du temps, permet en tout cas d'éclairer les logiques d'une trajectoire mue par le souci presque obsédant du destin de l'agriculture de peuplement, le monde social dont Gachon était issu et envers lequel il s'était auto-investi d'une mission régénératrice.

Repères biographiques

Né en 1894 à la Chapelle-Agnon, dans les monts du Livradois, Lucien Gachon est le fils d'un cantonnier et le petit-fils d'un modeste exploitant agricole. Très bon élève, il entre à l'École normale de Clermont-Ferrand où il découvre les écrits d'Émile Guillaumin et d'Henri Pourrat. Réformé pour maladie cardiaque, il prend son poste d'instituteur en 1914. Il écrit déjà des nouvelles qu'il dédie à Henri Pourrat, lui aussi resté à l'arrière du fait de sa santé. Gachon prépare le concours de professeur des écoles normales où il est reçu en 1919. À cette occasion, il rencontre Raoul Blanchard, examinateur pour l'oral

d'admission, qui lui recommande de suivre les cours de son jeune collègue et protégé, Philippe Arbos, tout nouveau maître de conférences à l'université de Clermont. Gachon suit le conseil dès l'année suivante, participant ainsi à l'aventure de la fondation de l'école de géographie régionale auvergnate. Militant syndical actif et passionné de pédagogie, il devient en 1921 directeur du cours complémentaire à Saint-Dier-d'Auvergne. La même année, il rédige son premier roman, *Maria*, qui est préfacé par Henri Pourrat avec qui il développe à la fois une amitié et une correspondance qui ne cesseront qu'à la mort de ce dernier, en 1959¹. *Maria* décrit la vie rurale en Livradois et les problèmes de transmission des biens dans le contexte de la petite exploitation rurale. La paysannerie y est dépeinte sans complaisance : dureté de la vie, âpreté au gain, ténacité y sont mises en valeur. De ce fait, Gachon s'oppose aux écrivains régionalistes, notamment aux félibres, qui enjolivent la vie rurale. Gachon critique cette attitude dans un ouvrage manifeste, *L'écrivain-paysan*, publié en 1932. Il signe également cette année-là le manifeste du Groupe des écrivains prolétariens et se rapproche d'Henry Poulaille (1896-1980), écrivain libertaire, lecteur chez Grasset et militant de la cause des écrivains populaires.

En tant qu'écrivain, Gachon est animé par la volonté de dépasser l'opposition entre culture savante et culture populaire, ce qui le conduit à faire l'apologie du savoir paysan, assimilable à une connaissance de terrain. Il développe la pratique des classes-promenades, forme d'excursion géographique entrant dans la préparation du certificat d'études (Zaremba, 2002 ; 2006).

Sous la direction de Philippe Arbos, Gachon se forme peu à peu à la géographie scientifique. Il conclut la première partie de sa formation par la rédaction, en 1922, d'un mémoire sur le Livradois. Illustration fidèle de la monographie de pays, ce travail convainc Arbos, qui encourage Gachon à en tirer des publications, lui ouvrant les portes de revues régionales et nationales². Gachon en conçoit l'envie et l'ambition de poursuivre avec une thèse. Il n'en demeure pas moins très investi dans sa carrière pédagogique. Au cours des années 1930, il occupe successivement les fonctions de professeur d'école primaire supérieure à Issoire (1931-1937), puis de professeur à l'École normale d'instituteurs de Clermont-Ferrand. Pendant la guerre, il reste dans l'enseignement primaire tel que réorganisé par le régime de Vichy, la loi du 18 septembre 1940 supprimant les Écoles normales. Il nourrit l'espoir d'obtenir un poste dans l'enseignement supérieur, car il a soutenu ses thèses de géographie en mai 1939 devant un jury composé d'Arbos, son directeur de thèse, de Baulig, de Raoul Blanchard, de deux historiens clermontois, Henri Bossuat et P. Henry³ et de Pierre Fournier, archiviste-paléographe. Depuis 1931, il anime un cours de cartographie à la faculté et lorsqu'un poste d'assistant auprès d'Arbos est créé, il espère en être le titulaire. Mais le poste est attribué à l'un de ses propres élèves, Max Derruau. Gachon, mortifié, doit attendre 1947 pour devenir assistant à la faculté de Besançon où il restera jusqu'en 1952, date de sa nomination à Clermont-Ferrand.

Du socialisme à la droite pétainiste : un itinéraire politique erratique

Militant, Gachon l'est d'abord dans le monde républicain laïc et dans les rangs syndicaux, dans la section du SNI du Puy-de-Dôme. Il publie régulièrement dans l'organe de presse national du syndicat, *L'école libératrice*. Il développe des liens amicaux avec un autre militant, Jean Auguste Senèze (1885-1967), originaire d'un village proche de son propre lieu de naissance. Ce compagnon de syndicat est aussi engagé dans la pédagogie : ensemble, ils rédigent des manuels de géographie à l'usage de l'enseignement élémentaire, publiés par la Société universitaire d'éditions et de librairie (Sudel), patronnée par le SNI. Sur le plan politique, Gachon adhère à la SFIO au moment du Cartel des gauches. Militant à la section d'Issoire, il publie dans *Le Populaire*, journal du parti (Savoye, 2004). Il se montre farouchement hostile au pouvoir de l'argent et aux mouvements fascisants, thème qu'il aborde dans sa correspondance avec Henri Pourrat et qui est un sujet de désaccord avec son ami, celui-ci acceptant de publier dans *Le flambeau*, l'organe des Croix de Feu :

Pour moi les Croix de Feu sont une formation para-militaire de guerre civile au service des trusts. Rien de comparable avec l'idée que l'on se fait d'un parti dans un régime de liberté. Et vous savez que je comprends *tous* les partis à la mode anglaise. Mais non la ligue armée dont le but avoué est de peser sur la vie publique par la force des *armes* et de l'*argent*
CHP⁴ 12, lettre 470, 29 octobre 1935, p. 48.

À quoi Pourrat répond qu'entre deux partis susceptibles de devenir violents, les communistes et les Croix de Feu, il redoute les premiers et donne sa sympathie aux seconds, même s'il ne souhaite pas leur donner son adhésion. Et d'enjoindre son jeune ami de ne pas participer aux manifestations ni de militer pour des causes abstraites :

Le rôle de l'écrivain, c'est d'écrire, et quoi qu'on ait l'air d'en penser aujourd'hui, de ne pas se mêler de politique active. [...] Publiez ce que vous voudrez, cher Lucien, où vous voudrez, mais n'entrez pas dans la politique telle qu'on peut la faire à Issoire, Ambert, à Clermont même. Dites-moi que vous êtes bien à votre thèse, que pour le reste, vous savez voir les choses d'un peu plus loin
CHP 12, lettre 471, 31 octobre 1935, p. 50.

La controverse se poursuit jusqu'en janvier 1936, puis elle dévie sur un autre thème, la religion, la laïcité du jeune instituteur étant, pour un temps, en désaccord avec le catholicisme intransigeant de son aîné.

Toutefois, l'observation de la dépopulation rurale et de la déprise agricole dans les années 1930, et l'incapacité des gouvernements successifs à enrayer le mouvement, sont un sujet de préoccupation de plus en plus marqué pour Gachon. Les années 1936-1937 sont celles de la déception par rapport au Front populaire et à l'idéal socialiste, qui laissent trop de côté la situation paysanne. Il serait difficile de dire à quelle date et selon quels cheminements le Gachon socialiste de jadis bascule dans l'adhésion à l'antiparlementarisme et au corporatisme. Tout au plus peut-on noter des signes du trouble moral qu'il traverse dans la période de la défaite puis celle de l'installation du « redressement national », trouble qui s'exprime dans ses lettres à son ami Pourrat. Ainsi, le 1^{er} juillet 1940, il se fait amer dans sa peinture de la décadence : « Aveugles sont ceux qui ne voient pas que le XIX^e siècle est mort : pourvu, avec les machines, d'organes et de moyens de jouissance nouveaux, l'homme n'a pas su conserver sa liberté » (CHP 13, lettre 605, 1^{er} juillet 1940, p. 25). Convaincu par la rhétorique de la chute et de la rédemption portée par Pourrat, il fait écho au discours de Pétain sur « la terre qui ne ment pas » en mettant ses espoirs dans une résurrection par l'agriculture : « Il faudra bien qu'on le retrouve, le salut par la terre » (p. 26). Gachon partage en effet la considération de l'écrivain ambertois pour le maréchal, dont la visite en grande pompe, le 14 octobre 1940, dans sa ville natale, flatte l'amour de la petite patrie et de la paysannerie enracinée⁵. Quelques mois plus tard, Lucien Gachon laisse ouvertement s'exprimer son adhésion : « Le Maréchal est admirable et beaucoup de ses collaborateurs. Il y a progrès moral. Mais nous ne sommes qu'au début de la remontée » (CHP 13, lettre 632, 5 février 1941, p. 69). Prenant du recul par rapport à ses engagements d'autrefois, il confirme, non sans ambiguïté, l'évolution de sa conviction :

Les doctrines ne sont rien, tout est dans la valeur des hommes. Le socialisme = la fraternité chrétienne. J'ai été et demeure socialiste comme tu demeures chrétien. Mais le parti socialiste ! La III^e République : régime excellent en 1890, encore bon en 1910, néfaste après 1930. Pourtant c'était toujours apparemment la III^e République. Mais ce n'était plus la III^e République après l'avachissement après la victoire. Cela est désormais pour moi une évidence
CHP 13, lettre 642, 29 avril 1941, p. 82.

L'influence d'Henri Pourrat sur l'œuvre littéraire et scientifique de Gachon

Aîné de Gachon, écrivain reconnu d'abord au niveau régional puis au niveau national à partir des années 1920 pour son *Gaspard des montagnes*, Henri Pourrat exerce un fort ascendant sur l'écrivain débutant qu'est Gachon. Une solide amitié, fondée sur l'amour commun du Livradois, et plus largement, de la paysannerie et de la ruralité, les unit à partir de l'après-Première Guerre mondiale, qui les a tous deux laissés à l'abri des combats. Leur relation est pourtant faite de dissymétrie. Gachon est né dans une ferme isolée d'un simple village, La Chapelle-Alagnon, et dans une famille modeste ; il a fait ses études en Auvergne. Henri Pourrat, fils de commerçants de la ville d'Ambert, a connu le lycée Henri-IV et Paris, il est vrai brièvement à cause de sa santé. Même si cette urbanité est restreinte, elle différencie sensiblement le bourgeois ambertois du campagnard. Le réseau de relations, souvent épistolaires, de Pourrat, est large et se situe au plus haut niveau du monde des lettres. Il s'élargit encore à partir de la réception du prix du *Figaro* pour le premier volume de *Gaspard des Montagnes*, suivi du grand prix de l'Académie française en 1931 pour les quatre volumes. Cloué à Ambert par la maladie, Pourrat reçoit les personnalités du monde littéraire ; il déploie peu à peu un solide entregent national dont il fait profiter

Gachon. C'est ainsi qu'il lui fait connaître Henry Poulaille, Daniel Halévy, Émile Guillaumin, Charles-Ferdinand Ramuz et d'autres, lors de visites où Gachon gagne ses galons de littérateur mais joue aussi parfois le rôle de conducteur de la voiture. Ainsi, en mai 1936, où ils se rendent ensemble chez Gaston Roupnel à Dijon⁶. Un Gaston Roupnel que Pourrat avait précédemment présenté comme un modèle à suivre à son jeune ami : comme l'écrivain-historien bourguignon, ne devait-il pas être l'écrivain géographe de l'Auvergne ? (CHP 11, lettre 390, 1^{er} janvier 1932, p. 132-133).

Ainsi, l'attitude de Pourrat envers Gachon est celle d'un aîné, voire d'un père spirituel qui le guide dans ses débuts littéraires et, plus largement, dans la conduite de son itinéraire professionnel. Pourrat lit les écrits de son ami et suggère des corrections avant la proposition aux éditeurs. Le ton est celui d'un maître. Pourrat tente de tirer Gachon du côté de la poésie et du romanesque, à l'encontre de son penchant pour le réalisme. L'attrait pour la science a-t-il influencé la manière d'écrire de Gachon ? « Le géographe va au plus près du réel, au plus loin vers le réel, jusqu'au bout de la vallée alpine ou cévenole, jusqu'aux âges où l'agriculture naissait et inscrivait sur des terrains la figure de ses champs », écrit-il à Daniel Halévy (cité par Chanet, 1994b). Ou est-ce son souci de fidélité à son origine paysanne qui lui dicte son souci d'exactitude pratique et son refus de tout lyrisme ? Écrivain-paysan est en effet plus qu'une posture, c'est un étendard : « [L'écrivain-paysan,] lui, il a la chance d'être un précurseur. À force d'héroïsme, d'effacement devant son sujet, peut-être parviendra-t-il à pousser jusque devant les yeux du public égaré ou distrait une vérité si neuve et sonnante cependant si vraie, que cette vérité s'imposera enfin irrésistiblement » (Gachon, 1932b, p. 65-66). C'est dans ce souci qu'il introduit le patois et la langue populaire dans ses dialogues et restitue la vie paysanne dans son authenticité la plus stricte, sans souci d'enjoliver. Cet usage du langage vernaculaire, notamment pour le vocabulaire géographique des noms de terroirs ou des pratiques paysannes, est à rapprocher de l'écriture vidalienne : Vidal de La Blache et ses disciples adoptent volontiers le lexique indigène dans leurs descriptions, celui-ci étant jugé plus apte à restituer la réalité que ne le feraient de maladroites périphrases (Robic, 2000 ; Ozouf-Marignier et Robic, 2008).

Pourrat, tout en encourageant son ami dans sa carrière académique, dénonce la contamination scientifique de ses écrits littéraires. En 1925, il écrit à son ami Charles Silvestre :

S'il s'agit de peindre l'homme de la terre au plus près du réel, le paysan moyen en tant que paysan, on ne saurait être plus exact que ne l'a été Lucien Gachon dans sa *Maria* [...]. Mais s'il s'agit d'expliquer le paysan, de faire comprendre comment ses bassesses et ses grandeurs, ce qu'il a parfois de bestial, parfois de biblique, tiennent à ses mœurs et conditions, c'est-à-dire à sa terre, il faut peut-être des amitiés terriennes, et, pour parler net, une poésie
CHP 2 II, lettre 179, 22 novembre 1925, p. 264-265.

Il complète son jugement en 1932 :

Trop près de la paysannerie, Gachon peut paraître déroutant, décourageant. Et ce *Jean-Marie*⁷ risque même d'être illisible pour certains lecteurs, rebutés par les mots venus du dialecte. Gachon dira qu'il lui fallait ces mots pour introduire vraiment aux façons de voir et de sentir d'un paysan auvergnat. En réalité, se servant du français, il transpose. De quoi s'agit-il ? de suggérer, et s'il abuse, comme je le crains, pour être trop fidèle, il ne semble plus aussi vrai... Tout ce qui dans ce roman est paysages, impression de nature, travail en plein air, est une étonnante réussite... Ses livres sont comme à cheval entre roman et monographie : des romans dont les personnages sont vrais et justes, mais des romans un peu trop préoccupés d'apporter une masse documentaire de faits consciencieusement notés et assemblés
Pourrat, 1932, p. 129-130.

À plusieurs reprises, Pourrat encourage son ami à se situer entre la paysannerie et la science, non sous la forme d'un compromis, mais dans l'écoute de ce qui, dans l'imaginaire agrarien, relie secrètement ces mondes : « Je te vois une belle tâche, une sorte de mission de nous faire comprendre la paysannerie, à ce confluent où tu es de deux mondes, le scientifique, le paysan » (CHP 13, lettre 590, 1^{er} janvier 1940, p. 7). Mais reconnaît-il pour autant son ami comme écrivain ? Même s'ils partagent peu à peu le même réseau d'amitiés littéraires et que Pourrat encourage fréquemment Gachon dans l'écriture de romans, on voit, insinuée dans les commentaires précédents, une antinomie entre science et littérature. Elle laisse entendre que Pourrat considère que Gachon n'est pas pleinement l'écrivain qu'il devrait être. C'est que la terre de

Gachon n'est probablement pas la même que celle de Pourrat. Mystique et idéalisée, celle-ci suggère et fait rêver. Gachon, dans les intrigues de ses romans, met plutôt en scène les enjeux du monde paysan, confronté à l'émigration, à la déprise et à la modernisation agricole⁸. Les préoccupations sociales, économiques et techniques l'emportent sur l'élan littéraire, quand bien même, à la fin des années 1930, les convictions laïques du géographe vacillent face à ce qu'il perçoit comme l'effet dissolvant de la modernité sur l'unité de la civilisation agraire. Toutefois, Gachon poursuit quelque temps encore la carrière d'écrivain en parallèle de celle de scientifique⁹, même si ses œuvres ne rencontrent qu'un mince succès. Dans l'atmosphère dépressive qui suit la défaite de 1940, c'est même en la littérature et en la fonction allégorique du roman qu'il veut placer ses espoirs.

Vichy : des espoirs et des déceptions

La défaite des armées françaises et l'instauration du régime de Vichy inspirent à Gachon des sentiments contradictoires. La défaite est pour lui une épreuve morale et renforce le sentiment du déclin que connaît la France, un déclin dont participent la dépopulation rurale et l'abandon des montagnes. Mais la défiance de Vichy envers les instituteurs est une autre source de désarroi. La loi du 18 septembre 1940 supprime les écoles normales et la formation des instituteurs est modifiée, réservant la fonction aux seuls bacheliers, ce que Gachon juge comme une grave erreur, car les instituteurs seront majoritairement des gens des villes :

En ce moment, j'ai une crainte pour le pays. Voici en deux mots : la suppression envisagée des Écoles normales risque d'avoir comme conséquence la substitution des bacheliers « vialirous » aux brevetés ruraux à l'origine du recrutement des instituteurs. On partirait du bachot, donc on éliminerait les fils de paysans préparés par les Cours complémentaires ruraux. Certes, je ne sais que trop bien comment les écoles normales devraient être réformées dans leur esprit, leurs programmes et leurs méthodes d'enseignement. Leur réforme est possible, souhaitable. Mais si les innovations doivent entraîner l'élimination des fils de paysans (et c'est fatal, car on ne peut, autrement, que partir du bachot), les conséquences seront très graves et la réforme ira en sens contraire du but principal, essentiel, proclamé à juste titre par le gouvernement national
CHP 13, lettre 610, 15 août 1940, p. 35.

Pour Gachon, cette réforme est particulièrement intolérable, car elle ruine le modèle d'itinéraire social qui a été le sien et auquel il continue à contribuer en enseignant en école normale. En outre, cette décision lui paraît contradictoire avec l'esprit du régime dans lequel il fonde un certain nombre d'espoirs :

J'avais cristallisé mon espérance civique autour de cette question. Je ne croyais pas possible que la dernière vraie position des ruraux pour l'accès au fonctionariat rural : les Cours complémentaires ruraux puis les Écoles normales, puisse être ainsi tout au moins grandement affaiblie par la nécessité du bachot. Décidément ce qu'il y a de trop cérébral dans l'université se trouve ainsi primé alors que le but premier et beau de notre gouvernement est la rénovation de la France rurale, de la France charnelle, instinctive, raisonnable et mystique à la fois
CHP 13, lettre 616, 26 septembre 1940, p. 43.

Dès lors, Gachon multiplie les initiatives. Introduit par Michel Augé-Laribé (chef du service d'études et de documentation au ministère de l'Agriculture à partir de 1940), qui réside non loin de chez Pourrat, il rencontre à Vichy le ministre de l'Agriculture Pierre Caziot en octobre 1940, homme « qui [l]'a écouté, qui est sympathique, qui est bien de la terre et qui, en effet, n'était pas prévenu » (CHP 13, lettre 617, 13 octobre 1940, p. 45), mais qui reste inactif sur cette question. Gachon écrit également des plaidoyers qui sont publiés dans *Le temps* et *L'effort*. Il demande aussi à Pourrat d'intervenir auprès du maréchal. Pourrat diffère le recours au prétexte de ses travaux d'écriture et de sa santé ; il se veut rassurant, en disant à Gachon qu'il a été entendu, mais au fond ne croit pas aux projets de son ami.

L'un des points sensibles aux yeux de Gachon est l'apprentissage du latin, qu'il juge comme un facteur d'exclusion des jeunes ruraux, mettant en opposition enseignement des villes et enseignement des campagnes, enseignement classique, érudit et abstrait, et enseignement moderne, tourné vers les réalités quotidiennes. Il y ajoute un souci d'autochtonie et de proximité du local et du pays. « Le rural qui veut rester rural, écrit-il, veut un enseignement qui le déracine le moins possible. Or vivre au moins six ans de

sa vie, pour apprendre le latin, dans une école urbaine, c'est le déraciner » (*ibid.*). Se préoccupant de son propre avenir s'il doit quitter l'École normale de Saint-Dier, il décrit sa vocation : « Je crois qu'il ne se peut pas que je n'enseigne l'Auvergne et la France à des Auvergnats » (p. 46).

Une autre épreuve attend Gachon, celle de l'interdiction en novembre 1940 de deux manuels de géographie publiés aux éditions Sudel, l'éditeur du Syndicat des instituteurs, et co-écrits avec Senèze. Ce dernier est quelque temps plus tard suspendu de ses fonctions. À nouveau, la correspondance entre Gachon et Pourrat témoigne des efforts accomplis pour user de l'entregent du second dans les cercles gouvernementaux afin de revenir sur ces décisions. En vain !

Toutefois, Gachon reste confiant dans la possibilité de se faire comprendre des autorités en leur soumettant un projet d'école secondaire rurale et d'enseignement voué à l'amour de la terre et du pays. Dans son livre, *Les écoles du paysan*, il propose de resserrer les liens entre l'école et la population paysanne et rurale selon « une éducation qui prépare à l'existence rurale au lieu de l'en détacher » (CHP 12, lettre 640, 3 avril 1941, p. 79). L'instituteur doit s'enraciner dans le pays où il enseigne et doit dispenser un savoir proche des préoccupations des populations locales, et non un savoir livresque. Le savoir savant a pour mission d'accompagner le savoir paysan dans la voie du progrès. Publié en 1942 dans la collection dirigée par l'économiste François Perroux, qui développe dans les mêmes années la notion de communauté, le livre est dédié à Pierre Caziot. Un Pierre Caziot qui rend hommage à l'auteur de *Vent de mars* en présence de nombreuses personnalités du régime de Vichy en février 1941 à Chamalières. Dans son discours, il observe que « Henri Pourrat a bien raison. C'est l'homme à la bêche, l'homme à la charrue qui a toujours sauvé et qui une fois de plus sauvera le pays » (discours cité par Faure, 1982, p. 9). Gachon est présent à cette cérémonie et prononce lui-même un discours sur « l'expérience rurale dans l'œuvre de Henri Pourrat » (Cornu, 2012, p. 278). Il a également convaincu Henri Pourrat d'écrire au maréchal Pétain pour défendre son projet d'écoles rurales, ce qui sera fait en mai 1941. Il fait également remettre au ministre de l'Instruction publique Carcopino un mémoire sur l'école secondaire rurale. En 1942, encore, Gachon s'adresse à Lucien Romier (alors ministre d'État) en vue d'obtenir un poste d'assistant à l'université (Cornu, 2012, p. 281). Dans toutes ces démarches, il est accueilli avec condescendance. Ses idées sont certes en résonance avec les doctrines et mesures adoptées par le régime de Vichy. Qu'il s'agisse de son apologie des exploitations de type familial, fondées sur la lutte contre la friche et orientées vers la polyculture, et de sa confiance dans les vertus morales du travail et de l'endurance déployés au contact de la terre ; de sa crainte de la modernité et des effets délétères de la vie urbaine, les idées de Gachon font écho à la propagande sinon à l'idéologie de la Révolution nationale¹⁰. Il n'hésite pas à placer des articles dans la revue *La région du centre*, périodique fondé en 1921 par la région économique du Centre. Celle-ci avait été créée à l'initiative du ministre Étienne Clémentel lors de la reconstruction consécutive au premier conflit mondial. Cette revue qui est le lieu d'expression des élites économiques, littéraires et savantes de la région clermontoise pendant l'entre-deux-guerres, connaît un tournant franchement conservateur et collaborateur à partir de 1940, devenant un organe de propagande de la Révolution nationale. Toutefois l'ardeur de Gachon à défendre ses propositions en personne auprès des cercles dirigeants de Vichy ne rencontre qu'une bienveillance polie. Aucune de ses demandes, ni celles qui concernent sa propre carrière, ni celles qui ont une portée plus générale, n'est suivie de réponse efficace.

Cela n'empêche pas Gachon de continuer à admirer le maréchal, jusqu'après la guerre. Le 12 juillet 1953, un buste d'Émile Guillaumin est inauguré sur une place d'Ygrande (Allier), sa commune natale. La cérémonie réunit Gachon et Daniel Halévy. Gachon y fait la connaissance de Pierre Boutang, fervent maurassien et maréchaliste qui fondera deux ans plus tard le périodique *La nation française* où il défendra l'idée royaliste. Gachon le juge très positivement, sans dire un mot de l'interdiction d'enseigner qui pèse sur Boutang depuis la Libération :

Il m'a écrit merci pour ce que j'étais et faisais. Une intelligence extraordinaire. Un volcan. Barrès ou Péguy. Voici donc une ferme amitié fondée sur cet espoir qui vient de notre race immortelle, et du rayon bien sûr, du moins pour moi. Boutang m'écrit sur les contre-évidences qui fondent les pires des conformismes : c'est bien cela. Et je n'ai pas manqué de lui écrire ma fidélité au Maréchal, sans un fléchissement, jamais, jamais je n'ai dit : Pétain, tout court. J'ai échappé à cette lâcheté
CHP 15, lettre 1030, 19 juillet 1953, p. 255-256, souligné par Gachon.

Insertion et réception dans le milieu des géographes

La personnalité et les agissements de Gachon déconcertent les géographes qui l'entourent, notamment Philippe Arbos et Henri Baulig, ses deux maîtres. Certes, ils encouragent leur élève et font confiance à sa puissance de travail et à sa capacité d'assimilation des méthodes et raisonnements géographiques. La bienveillance et la sympathie des professeurs à l'égard du thésard sont patentes durant toutes les années 1930. Mais les inclinations de Gachon les interrogent et les embarrassent. Son activité littéraire est un premier problème. Tandis que Pourrat déplorait que son ami ne donne pas cours plus librement à son imagination, Arbos redoute au contraire ce penchant comme contraire à la science, ce dont Gachon est conscient. « Ce que je redoute, ce que je n'ose pas toujours même m'avouer c'est que le travail d'imagination chez moi, offusque un Arbos l'un de mes maîtres », écrit-il à Pourrat dès 1927 (CHP 9, lettre 250, 11 novembre 1927, p. 319). Il ne dénie pas l'efficacité d'une intimité marquée avec un terrain, voire de l'enracinement pour rendre compte de la vie paysanne, mais il tient à ce que le géographe garde une distance critique : « Gachon se fâcherait-il si je lui dis qu'il n'est l'écrivain qu'il est que parce qu'il s'est détaché de la vie paysanne pour l'objectiver, pour lui donner une vérité indépendante de sa propre expérience » (Arbos, 1932, p. 299). Dans le compte-rendu qu'il donne de la thèse de Gachon dans *Les études rhodaniennes*, André Allix souligne aussi les ambiguïtés d'une écriture sise entre littérature et science :

Ce fils de la terre, cet écrivain paysan estimé des meilleurs, se voue pour notre joie à la vocation géographique. Il s'attelle à décrire par le menu le pays qu'il habite et qu'il aime. Il prodigue les évocations, les notations d'un trait, les pages denses et profondes [...]. Mais l'abondance de sa matière le conduit à des sacrifices : et lesquels ? L'émigration, la circulation, les échanges, les modes de vie eux-mêmes ; bref, les travaux, les jours et les saisons du paysan ! Il en parle, certes, et rien de ce qu'il en dit n'est indifférent ; mais pour notre attente c'est trop bref, sinon trop impersonnel. Ici pourtant roman n'est pas fiction ; quel regret de voir le géographe contenir le romancier et brider le paysan ! Scrupule ? Déférence aux règles supposées d'un genre ? Il fallait jeter du lest, mais il fallait le prendre ailleurs Allix, 1943, p. 103.

En somme, quitte à être romancier et paysan, autant ne pas se censurer sur l'espace vécu – Allix parle de « tableaux vécus » (*ibid.*, p. 104) – des populations étudiées.

Gachon est conscient de la réticence que suscite son activité littéraire chez les universitaires : « Pour Philippe Arbos, pour Henri Baulig surtout, écrire des romans, des articles de journaux, c'est me dissiper, et même me compromettre inutilement. Que je fasse de la géographie, de la vraie, celle de l'École, suivant la Méthode : Logique, Science : les saintetés », déplore-t-il avec amertume en 1942 (CHP 14, lettre 732, 22 octobre 1942, p. 20), alors que Derruau lui a été préféré pour le poste d'assistant à la faculté de Clermont-Ferrand.

Une ombre plus sensible nourrit les réserves d'Arbos et de Baulig à l'égard de Gachon : elle est de nature idéologique. Arbos reste silencieux mais ne partage pas l'agrarisme réactionnaire de Gachon. Il n'est pas hostile au modernisme et à la ville comme son jeune collègue. Profondément républicain et laïc, il ne peut adhérer au projet de la Révolution nationale, même s'il est lui aussi préoccupé par la déprise agricole des hautes terres.

Pour Baulig, la situation sous l'Occupation est particulièrement douloureuse. Il fait partie des universitaires strasbourgeois repliés à Clermont-Ferrand après la défaite, comme Marc Bloch, l'ancien condisciple d'Arbos. Pendant son exil clermontois, Baulig est actif auprès des collègues résistants et juifs, les hébergeant ou les aidant à trouver refuge aux États-Unis, comme il le fait pour Jean Gottmann. Sa propre sécurité est en jeu à partir de 1943 et il est d'ailleurs arrêté en juin 1944. Depuis Strasbourg, avant-guerre, il accompagne Gachon dans la préparation de la partie de sa thèse consacrée à la géographie physique et lui prodigue continûment des conseils. L'affection et la bienveillance envers l'étudiant sont sensibles, y compris dans le compte-rendu très positif qu'il donne de la thèse dans les *Annales de géographie* (Baulig, 1940). La connivence relative aux travaux de géomorphologie, moins sujets à débats idéologiques que la géographie humaine, explique sans doute que les deux hommes restent très liés. Des liens amicaux se sont d'ailleurs tissés entre leurs familles. Mais Baulig est visiblement en désaccord avec les orientations politiques de son disciple, et il ne cache pas sa désapprobation lorsque Gachon publie un

article en 1941 dans *l'Effort*, quotidien socialiste fondé en 1940 puis rallié à Vichy¹¹. Plus tard, en décembre 1957, il adresse une lettre à Gachon à propos de l'article que celui-ci vient de publier dans le *Bulletin de la Société belge de géographie* à propos du rapport ville-campagne. Nous ne connaissons la teneur de la lettre que par l'évocation à demi-mots qu'en fait Gachon lui-même, fortement affecté par la critique de son ancien maître Baulig :

Je suis méconnu, inconnu, ignoré, diminué, bafoué, incompris même de telle ou telle de mes plus proches amitiés. Incluse, une preuve. Tu me retourneras, merci. Tu sais qui est H.B. [Henri Baulig] pour moi. Tu sais mon attachement indéfectible à ceux qui m'ont aimé et fait du bien. Or voici ce que pense H.B. de mon étude sur les Villes-Campagnes, dont tu as le texte imprimé. Je crois pouvoir dire à toi qui n'as que soixante-dix ans et qui est éclairé par le rayon du Père, que moi je sais que hier est révolu. Que mon honneur = ma force d'esprit, est de voir les lendemains. Or H.B. me dénie cet effort, ce mérite, cette lucidité. Et cependant H.B. est le plus fort logicien que je connaisse, la probité intellectuelle même. Mais il a quatre-vingts ans

CHP 16, lettre 1183, 20 décembre 1957, p. 184.

On ne peut que se hasarder à des suppositions pour interpréter la réserve de Baulig : il a sans doute marqué sa désapprobation face à une démarche de prospective lui paraissant contraire à la rigueur de la démonstration scientifique.

Conclusion

Reconnu par ses collègues universitaires pour son intelligence de terrain, particulièrement sensible lors des excursions inter-universitaires, pour sa grande puissance de travail et pour ses publications scientifiques, notamment ses deux thèses et ses articles sur les Livradois, Lucien Gachon déconcerte, dans les années 1940, à cause de son adhésion au programme agrarien de Vichy et de son insistance à se vouloir romancier et héraut d'une paysannerie socle de la nation. Par la suite, sa position de professeur à l'université de Besançon puis à Clermont-Ferrand lui confère une certaine légitimité sans qu'il échappe à la polémique. C'est ainsi que Roger Brunet s'oppose à sa lecture de la thèse d'Étienne Juillard sur la vie rurale dans la plaine de Basse-Alsace, lui reprochant d'avoir produit un « plaidoyer », qui plus est « erroné du point de vue scientifique » (Brunet, 1955 ; Gachon, 1954). Les convictions marxistes (plutôt socialistes) du géographe toulousain se heurtent violemment aux conceptions anti-urbaines et au ruralisme jugé rétrograde de son collègue auvergnat. Même à Clermont-Ferrand, Gachon agace les autres héritiers d'Arbos, à l'image de Pierre Estienne, désireux de refonder le discours géographique sur les flux migratoires sur une approche plus distanciée et plus rigoureuse. Il faudra attendre les hommages des années 1990 pour que d'autres qualités de Gachon soient soulignées, comme sa propension au comparatisme, ses propositions pédagogiques de classe-promenade ou sa compréhension intime des terroirs auvergnats (Fel, 1984).

Des multiples activités de Gachon, ce sont bien la littérature et la géographie qui s'entre-tissent le plus durablement autour du destin de l'agriculture de peuplement. Ce n'est donc nullement un hasard si la période de l'Occupation représente le moment de la plus grande confusion entre les deux genres, et la Libération celui de leur séparation définitive, Gachon se résolvant à garder pour lui ses convictions et à normaliser quelque peu sa production académique dans le contexte du modernisme agricole triomphant. Gachon nous laisse un concept, celui de la déprise¹², que l'école de géographie auvergnate aura été active à définir. Lui-même aura cependant été le plus enclin à l'assortir d'un contenu idéologique durablement fidèle à un idéal paysanniste peu à peu aspiré par celui, culturellement hégémonique, de l'agrarisme conservateur. Sa réception dans la géographie universitaire en a certainement souffert, sans que l'on puisse mesurer si d'autres critères, par exemple l'absence de culture classique et d'agrégation, n'ont pas aussi compté. Quoi qu'il en soit, il est remarquable que cette trajectoire hors-normes, y compris son épisode vichyste assumé, ait pu s'abriter dans une école géographique française réputée pour sa rigueur méthodologique et déontologique. Mais si Arbos et Baulig ont accepté de former, d'adouber et de légitimer Gachon d'une certaine manière, il ne faut y voir aucun laxisme ou effet de double langage. Au contraire, c'est bien parce qu'ils savaient Gachon soumis à l'attraction de Pourrat, et plus largement le monde social de l'agriculture de peuplement soumis à la tentation de l'irrationalisme antimoderne, qu'ils considèrent de leur devoir de faire basculer autant que faire se pouvait l'intelligence des pratiques de la terre qu'incarnait leur élève vers la science et la raison, malgré le destin inéluctable que la modernité

semblait tracer pour cette forme d'intelligence. Pour les disciples de Vidal de La Blache, et notamment pour ceux qui avaient fait de la montagne l'objet de la maturation d'une pensée scientifique de l'accord entre sociétés et milieux, ce n'était pas là seulement un débat académique, mais bien un enjeu existentiel, que la géographie rurale continuera à porter jusqu'à nos jours (Cornu et Delfosse, 2017), et qui connaîtra également des développements d'une grande richesse dans le monde de l'agronomie, avec l'œuvre du propre fils de Gachon et, au-delà, d'une « école française » de l'intelligence du fait technique comme clé de compréhension des rapports entre sociétés et espace dont l'histoire reste à faire, aux marges des disciplines et de la scientificité parfois, mais bien au cœur des enjeux du XX^e siècle.

Notes de bas de page

[1](#) La publication de cette correspondance en six volumes à partir de 1991, postérieurement au colloque d'hommage tenu à Clermont-Ferrand, constitue une source d'une très grande richesse qui a permis d'appuyer bon nombre de nos analyses.

[2](#) *Revue de géographie alpine, Revue d'Auvergne, Annales de géographie.*

[3](#) Nous n'avons pu identifier plus précisément cet historien.

[4](#) Dans cet article, nous indiquons les *Cahiers Henri Pourrat* par l'abréviation CHP, suivie du numéro de volume.

[5](#) Henri Pourrat invite Pétain à Ambert en octobre 1940 pour visiter le moulin à papier Richard-de-Bas où une rame de papier est produite avec son emblème.

[6](#) Lors de cette rencontre, Daniel Halévy et Jacques Le Roy-Ladurie étaient présents, ainsi que Guillaumin qui avait fait le voyage avec Pourrat dans la voiture de Gachon. À noter que le tutoiement entre Pourrat et Gachon intervient lors de cette visite dijonnaise.

[7](#) Il s'agit du titre du roman que Gachon venait de publier (Gachon, 1932a)..

[8](#) Même dans le roman du retour à la terre, *La première année*, Marseille, Sagittaire, 1943, la peinture des obstacles à franchir et du labeur est omniprésente. La réussite n'y est jamais assurée, même si le roman s'achève sur l'optimisme du renouveau terrien et du salut par la terre.

[9](#) Notamment avec ses romans *La première année, op. cit.*, et *Henri Gouttebel, instituteur*, Blainville-sur-Mer, L'Amitié par le livre (Rennes, Impr. réunies), 1960. Ce dernier ouvrage est commencé en 1939.

[10](#) Dans *La première année*, Gachon symbolise la migration de la montagne vers la plaine et du village vers la ville comme une dégradation morale : « Le paysan était descendu de sa montagne dans l'usine de la plaine, fort d'avoir dû lutter durement pour vivre indépendant sur le petit bien paternel. Mais ensuite, affaibli, révolté ou asservi, habitué au petit confort de la vie (eau, gaz, électricité), il ne pouvait plus redevenir paysan. Hélas ! Il est autrement facile de déchoir que de monter » (*op. cit.*, p. 159).

[11](#) Gachon le rapporte dans une lettre à Pourrat : « H.B. trouve l'article irréprochable, mais me blâme pour la tribune où il paraît. » Il s'agit d'un article intitulé « Réflexions sur la démocratie », publié dans le numéro du 4 juin 1941 (CHP 13, lettre 655, 26 juin 1941, p. 98).

[12](#) Un relevé d'occurrence fait apparaître Gachon comme le principal usager de ce terme pour décrire le phénomène de l'abandon des hautes terres du Massif central.

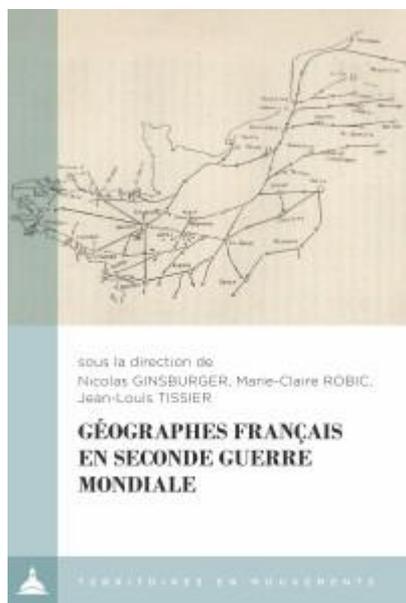
Auteurs

Pierre Cornu

Professeur d'histoire contemporaine et d'histoire des sciences à l'université Lyon 2, membre du Laboratoire d'études rurales. Ses travaux portent sur l'articulation des dynamiques socioculturelles, scientifiques et environnementales dans la « question agraire » européenne au XX^e siècle. Il est notamment l'auteur de *L'histoire de l'Inra entre science et politique* avec Egizio Valceschini et Odile Maeght-Bournay (Quae, 2018).

Marie-Vic Ozouf-Marignier

Géographe et historienne, directrice d'études à l'EHESS et membre de l'équipe EHGO de l'UMR Géographie-cités (CNRS, Paris). Ses nombreux travaux portent sur l'histoire de la géographie et des savoirs géographiques depuis le XVIII^e siècle, notamment autour de la notion de territoire.



Chapître sur L Gachon, extrait de cet ouvrage publié en **2021**

Géographes français en Seconde Guerre mondiale